

doado

western

girl

Anne Percin



rouergue

Extrait de la publication

## PRÉSENTATION

Le rêve d'Élise va enfin se réaliser. Son *american dream* !

Trois semaines dans un ranch du Middle-West. Tout ce qu'elle aime réuni dans un pack complet : l'équitation, la musique country, les bottes à franges, les cactus dans le désert... Sauf qu'elle partage le séjour avec une bande de snobinards, tout ce qu'elle déteste !

Alors, comme dans tout bon western, va y avoir de la bagarre, et Élise est du genre Calamity Jane... Les méchantes n'ont qu'à bien se tenir. Et les gentils cow-boys aussi !

## Anne Percin

Née en 1970 à Épinal, Anne Percin vit actuellement en Saône-et-Loire et partage sa vie entre l'enseignement et l'écriture.

Du même auteur :

### Pour les jeunes

Point de côté - 2006, Éditions Thierry Magnier.

Servais des Collines - 2007, Oskar.

Né sur X - 2008, Éditions Thierry Magnier.

L'Âge d'ange - 2008, L'École des loisirs.

N'importe où hors de ce monde - 2009, Oskar.

À quoi servent les clowns ? - 2010, roman dacodac, Rouergue.

Comment (bien) rater ses vacances - 2010, roman doado, Rouergue.

Comme des trains dans la nuit - 2011, roman doado, Rouergue.

Comment (bien) gérer sa love story - 2011, roman doado, Rouergue.

Comment devenir une rock star (ou pas) - 2012, roman doado, Rouergue.

### Pour les adultes

Dans la collection la brune au Rouergue :

Bonheur fantôme - 2009, roman.

Le premier été - 2011, roman.

© Éditions du Rouergue, 2013

978-2-8126-0526-0

[www.lerouergue.com](http://www.lerouergue.com)



doado

Anne Percin  
**western girl**



*À la mémoire de Jane Austen (1775-1817)  
et de Johnny Cash (1932-2003).*



## My heroes have always been cowboys

**Mercredi 11 juillet**

*Hello, I'm Johnny Cash.*

Johnny Cash commençait tous ses concerts par cette phrase. Il jouait devant des milliers de personnes venues de l'autre bout du pays (et c'est loin, « l'autre bout du pays », aux States !), exprès pour lui, et pourtant il se présentait au public, toujours de la même façon, simple, efficace et modeste : « Bonjour, je suis Johnny Cash. » J'adore.

Moi, je devrais peut-être faire pareil dans la vie : « Hello, je suis Élise Bonnel. » Le problème, c'est qu'une fois que j'aurais dit ça, je n'aurais plus grand-chose à ajouter... À part que j'ai seize ans, que je suis lycéenne, rousse, que j'aime l'équitation et la musique country. Pas de quoi déplacer les foules, quoi... Je suis quelqu'un de très ordinaire, j'en conviens, si l'on excepte mon goût prononcé pour la musique traditionnelle américaine. Comment j'en suis arrivée là ! Ça, j'en sais rien ! J'ai l'impression que ça a toujours

été en moi. Je dois avoir un gène avec un chapeau de cow-boy.

Mes parents, ça n'est pas du tout leur truc, les westerns, les USA et tout ça. D'abord, mon père, il faut savoir que c'est un *geek* intégral : il écoute de l'électro et passe sa vie le nez dans un ordi. Ma mère s'habille comme si elle revenait des Indes, n'écoute que de la musique celte et du reggae. Ils ne se ressemblaient pas, ils se sont rassemblés quand même et là, une erreur fatale s'est produite : je suis née *western girl*.

Évidemment, ça ne s'est pas vu tout de suite. La découverte a eu lieu quand j'avais six ans.

On revenait de vacances et on s'est arrêtés pour manger dans un restaurant blanc au toit rouge. Je m'en souviens, c'était à Poitiers, juste à côté du Futuroscope. Devant, il y avait un grand totem en bois peint et une espèce de grosse vache en plâtre avec des cornes : d'après mon papa, ça s'appelait un bison. Fascinée, j'ai devancé mes parents. Je me rappelle avoir poussé une porte de *saloon* et fait quelques pas sur une moquette rouge jusqu'à une statue de Sioux grandeur nature, qui m'a foutu la peur de ma vie. Heureusement, une gentille dame en jean blanc, chemise western et santiags est arrivée pour nous placer. Elle nous a fait asseoir à une table flanquée de banquettes en skaï, dans un petit recoin où on était tout seuls, et elle m'a mis sur la tête une coiffe d'Indien en carton. Un instant plus tard, elle nous apportait de l'eau, du pain et de la salade

sans qu'on n'ait rien commandé. Alors, au comble du bonheur, j'ai déclaré : « On est au paradis ! »

Oui, bon, ça va.

Je sais : c'était juste un Buffalo Grill. Un des trois cents restaurants posés sur le sol français, toujours dans des zones commerciales super moches. Une de ces enseignes où tout est identique, de la disposition des pièces à la déco des murs (scènes de la guerre de Sécession, chasse aux bisons, avis de recherche des grands bandits de l'Ouest...) en passant par la musique de fond (de la country, bien sûr), du distributeur de pop-corn à l'entrée à la machine à choper des peluches, du grand escalier central avec les jeux d'arcade un peu bidon à l'étage jusqu'à l'emplacement des toilettes : tout est pareil d'un resto à l'autre ! Je peux en témoigner : depuis cette fameuse première fois, je n'ai jamais cessé d'y aller. J'ai torturé mes parents, mes grands-parents, ma marraine, pour m'y emmener à la moindre occasion. Dans celui de Rennes, le plus proche de chez moi, j'ai fêté mes onze ans avec mes copines. Bref : Buffalo Grill, c'est ma seconde maison. Et c'est là-bas que tout m'est tombé dessus : la country, les westerns, l'histoire des USA, et l'équitation.

Une révélation, quoi.

Au retour de ces fameuses vacances, à six ans, j'ai voulu apprendre à monter à cheval. Dix ans plus tard, je monte toujours, sans grand talent d'ailleurs, mais dans l'espoir qu'un jour, mon bon vieux club

se mette à l'équitation western. Un style qui me fait rêver. Toute la philosophie du truc est radicalement différente de ce qu'on pratique en France. D'abord, ça n'est pas vraiment un sport : à l'origine c'est de l'équitation de travail, qui répond aux besoins des éleveurs (les *ranchers*). Et puis, dans un club western, on apprend à connaître les chevaux avant de les monter. À les regarder, à les respecter. Ça fait des années que je soule les moniteurs de mon centre équestre avec ça – sans résultat. J'avais même pensé à un nouveau nom pour le club, genre « Far ouest », (avec un far aux pruneaux sur le logo) ou « Phare west ». Ça a bien amusé le directeur du club, c'est déjà ça... Je ne comprends pas pourquoi ça ne les intéresse pas. Pourtant, la Bretagne, ce serait l'endroit idéal. En France, on peut difficilement faire plus à l'ouest, quand même ! Du coup, je rêve devant les petites annonces dans *Western Horse Mag* : stage d'équitation western, compétitions de *barrel racing*, « Apprenez à murmurer à l'oreille des chevaux »... Ça me fait baver. Chaque mois, quand je reçois mon magazine, je cours dans ma chambre, décorée comme un Buffalo Grill, je feuillette les pages et je rêve.

Chaque mois... Sauf ce mois-ci. Parce que, cette fois, mon rêve va se réaliser. Mon *cow-boy dream* en entier : l'Amérique, les chevaux, le western. Le pack complet !

Dans deux jours, je pars aux USA. État : Dakota du Sud.

## Jeudi 12 juillet

Hier, j'ai pas eu le temps de finir mon histoire, à propos de mon départ. C'est pourtant juste pour ça que j'avais acheté ce cahier : pour tenir le journal de bord du voyage ! Des faits, des dates, des choses précises. Un truc sérieux, quoi. Bon, c'est raté. C'est super compliqué de tenir un journal, quand on y pense ! Qu'est-ce qu'il faut dire, ne pas dire ? Pour qui, pour quoi, pour quand ? Et est-ce qu'on aura le temps de tout écrire avant de descendre mettre la table ? Bref, que des vrais problèmes...

Je voulais expliquer ici comment j'en étais arrivée à partir pour les States. Plus précisément, pour le Dakota du Sud. Le Dakota, moi, avant, je ne savais pas trop où c'était. Je mettais ça à l'ouest, parce que je savais qu'il y avait des Indiens. En fait, les Américains appellent ça le *Midwest*. Ça fait partie des États du milieu des USA (avec le Missouri, l'Ohio, le Wisconsin, l'Indiana et j'en passe), ceux qui n'intéressaient personne au début de la conquête : la preuve, c'est la France qui les avait récupérés ! Et puis, finalement, les États-Unis se sont décidés à les racheter à Napoléon I<sup>er</sup> contre quinze millions de dollars. On a appelé ça « la vente de la Louisiane » (parce qu'il y avait la Louisiane dans le lot). Il fallait bien faire quelque chose avec ces nouveaux territoires, qui sont restés longtemps vides et sauvages, alors on a massacré les Indiens, comme d'hab, et on a cultivé la terre. On a même sculpté des montagnes : c'est dans

le Dakota du Sud que se trouve le mont Rushmore, avec les têtes des présidents sculptées dans la roche.

Enfin bref. Tout ça, je l'ai appris récemment. Au départ, je suis tombée par hasard sur une brochure qui proposait un stage d'équitation western dans le Dakota.

J'étais allée à Rennes, au centre pédagogique où je vais parfois consulter la liste de jobs accessibles au moins de dix-huit ans.

Parce que, pour payer mes cours d'équitation, je fais des petits boulots. Principalement, des récoltes de fruits et légumes. À seize ans et demi, c'est un peu tout ce que j'ai le droit de faire. C'est sympa, mais il faut avoir envie de passer toutes ses petites vacances à cueillir le coco paimpolais... (c'est un haricot sec, pour les non-Bretons qui ne connaissent pas ce trésor local !)

Jusqu'à présent, ça m'a permis de payer tous mes cours et une partie de mon matériel d'équitation. Et ce jour-là, quand je suis revenue de Rennes, j'ai dit à mes parents que je paierais moi-même mon stage aux States. J'ai étalé les brochures devant eux. Ils ont pu admirer les photos, découvrir le programme alléchant : trois semaines dans un vrai ranch au milieu d'un élevage de races américaines (quarter horse, appaloosas, morgan et pinto). Ils étaient plutôt impressionnés par ma décision et ils ont dit oui, pourquoi pas, on t'aidera, on verra, si t'as des bonnes

notes, etc. Or, moi, les bonnes notes, c'est pas forcément ma spécialité... Disons que je me débrouille, sans plus. Heureusement, mes parents ne sont pas très exigeants. Le coup des « bonnes notes », ils disent ça comme ça. Le principal pour eux, c'est que je sois *bien dans ma peau*. C'est leur expression. Que je sois gaie, équilibrée, heureuse. Alors, j'ai essayé de toutes mes forces d'être tout ça, et que ça se voie : garder le sourire aux lèvres, ne pas m'énerver pour rien (ce que j'ai tendance à faire), chantonner en débarrassant la table, être aimable avec la vieille voisine soûlante, etc. Je sentais que ça commençait à marcher super bien et qu'ils n'allaient pas tarder à craquer et me dire solennellement : « Nous t'offrons ton stage en Amérique, parce que tu le vaux bien. »

Mais voilà que, paf ! Ma mère se fait virer de sa boîte à chaussures. (Sans blague, c'était vraiment une usine qui fabriquait des chaussures.)

Là, je me suis dit : voilà, c'est foutu pour le Dakota, j'aurai jamais assez de fric et mes parents, faudra pas compter dessus. Ma mère, sa théorie, c'est que l'argent ne doit jamais être « ni un problème ni un but ». Quand on peut faire avec, tant mieux, mais faut apprendre à faire sans, parfois. Je me suis dit que c'était une de ces occasions où l'on apprend à *faire sans*...

Là-dessus, son patron la convoque : il a une bonne surprise pour elle, une grosse prime de licenciement. Pour une fois, on dirait qu'elle a tiré une super carte

au Monopoly ! Je me souviens du jour où elle est rentrée, une bouteille de champagne à la main. Ce soir-là, elle a déclaré qu'on n'avait « aucun problème de fric », finalement. Cet été, elle reprendrait la crêperie ambulante de sa copine Carole et elles feraient le tour des fest-noz de la côte. Alors, sa prime, elle avait bien le droit d'en faire ce qu'elle en voulait, après tout ! Et pourquoi ne pas payer un beau voyage à sa fille unique et préférée ?

Je me souviens d'avoir un peu pleuré, quand elle a dit ça. J'ai eu peur que ce soit juste à cause du champagne. Mais, le lendemain, sa promesse tenait toujours.

Mon père, lui, une fois le champagne digéré, il a trouvé ça « un poil excessif », la décision de ma mère. Ce sont ses mots. Il a déclaré qu'une prime de licenciement, c'était pas un cadeau de Noël. On en aurait besoin pour *faire face* (à quoi ? j'en sais rien). Que ma mère n'était pas très raisonnable, qu'elle agissait d'une manière irréfléchie, etc. Mais maman a toujours fait ce qu'elle a voulu. Quand mon père l'a rencontrée, elle vendait des fromages sur les marchés. Lui, informaticien parisien (c'est dire s'il avait le goût du risque !), il a tout lâché pour venir développer des logiciels de conception de maquettes de bateau en 3D, en Bretagne. Juste pour être auprès d'elle ! Tout ça pour dire que, quand maman veut convaincre papa, elle y arrive très bien. J'ai même pas besoin d'intervenir.

Très vite, il a admis que je l'avais certainement mérité, que c'était une bonne expérience pour moi, pour la pratique de l'anglais, que le tarif était étudié « au plus juste » entre le vol, les semaines de stage et les excursions les week-ends. La brochure précisait que les stagiaires français devaient être des cavaliers confirmés.

– Tu crois que tu as le niveau ? m'a demandé papa, qui a toujours le chic pour mettre les gens à l'aise.

J'en savais rien. En vrai, je suis loin d'être une championne. En attelage, je me débrouille bien, mais comme, en équitation classique, je bloque sur le saut d'obstacles, je stagne au galop 3 depuis des lustres.

Ma mère a haussé les épaules et a répondu à ma place :

– S'ils ne veulent que des champions de concours complet, ils n'ont qu'à le marquer sur la brochure !

J'ai donc déposé mon dossier dès le surlendemain (c'était un mercredi du mois d'avril) avec un premier chèque d'acompte et, lorsqu'on a reçu le dossier de dix pages confirmant mon inscription, avec encore plus de photos (et huit pages en anglais...), mon père s'est dit que, puisque j'avais été acceptée, j'avais sûrement « le niveau »... et moi, j'ai commencé à m'inquiéter !

### **Même jour, 23 heures**

Mon chien Floc persiste à se coucher sur ma valise. Il espère sans doute tomber dedans, et que je l'emmène par inadvertance ? (Voyager avec un setter, l'enfer !)

Ça y est. Ma valise est bouclée, après des heures d'efforts et des semaines de réflexion intensive sur le sujet. Fallait-il emporter mes affaires d'équitation classique ? Combien de jeans ? Est-ce qu'il va faire chaud ou froid ? (Les deux, dit Wikipédia : le Dakota du Sud jouit d'un climat continental.) J'y ai glissé mes plus belles chemises country, même si, d'après maman, je serai mieux placée pour en acheter sur place (ici, en France, j'ai du mal à en trouver : les chemises de cowboy pour filles, ça ne court pas les boutiques de fringues.) J'ai dû promettre à maman de me faire au moins deux shampooings démêlants par semaine : comme elle, j'ai les cheveux épais, roux et bouclés et, sans entretien, ça tourne au crin de cheval. J'ai intérêt à m'y tenir sinon, à mon retour des États-Unis, j'aurai le choix entre les dreadlocks ou la boule à zéro !

Demain, de bonne heure, on part pour Paris, ou plutôt pour Roissy, où je dois me présenter à l'embarquement à 16 heures. On prendra un premier avion pour Chicago, puis un deuxième jusqu'à Sioux Falls, South Dakota, d'où un autocar nous mènera à la ville de Winner, dans le comté de Tripp. Là, la famille Cooper viendra nous chercher avec son minibus pour nous conduire au ranch...

Tout ça me semble si loin que j'ai beaucoup de mal à croire qu'on puisse arriver après-demain ! J'ai l'impression de partir en mission sur Mars.

À Roissy, je vais rencontrer ceux qui feront partie du séjour. Depuis qu'on en a parlé ce soir au dîner,

je n'arrête pas de penser à eux. C'est un peu idiot, je n'y avais même pas songé avant ! Je me demandais surtout, jusqu'à présent, si j'allais être à la hauteur au niveau équitation et si je réussirais à me débrouiller en anglais. Et maintenant, tout ce qui me préoccupe, c'est de savoir comment sont les autres colons. (Il paraît qu'on dit comme ça, « colons », pour ceux qui fréquentent une colo, moi je trouve que « colons » en Amérique, ça peut prêter à confusion, on n'est pas des conquistadors.)

Tout ce que j'espère, c'est qu'ils seront sympas. Depuis l'école maternelle jusqu'au lycée, j'ai toujours eu un peu de mal à me faire des amis – disons que c'est pas rapide. Si on me laisse du temps, j'arrive toujours à trouver au moins une personne avec qui je m'entends bien. Et depuis le CE2, j'ai une meilleure amie, Cathy, et elle me suffit. Dommage qu'elle n'aime pas l'équitation, ni la country, sinon elle serait venue avec moi ! À l'heure qu'il est, j'aimerais bien pouvoir la plier en douze et la fourrer dans mes bagages...

Je viens de terminer une compile de mes morceaux de country préférés et de recharger à bloc la batterie de mon baladeur. J'espère que ça tiendra au moins pendant tout le trajet en avion (il y en a pour seize heures de vol, en tout !). Pendant que les autres colons dormiront comme des bébés (moi, j'ai du mal à dormir quand je ne suis pas chez moi), je pourrai toujours écouter de la country. C'est une musique

qui vient des USA. Dans mon lycée, personne ne connaît. Tant mieux.

C'est mon *cow-boy dream*. Mon petit monde à moi.

Dans ce monde-là, il y a des chevaux, de l'harmonica, des cactus dans le désert et des montagnes rouges, de l'herbe sous les roues des chariots et le flot furieux du fleuve Colorado. Pas très tendance, tout ça. Y'a cinquante ans peut-être, mais depuis, le western, ça s'est bien ringardisé. Franchement, c'est pas ça qui va m'empêcher de dormir...

Dès que j'ai de la country dans les oreilles, je me sens mieux. Ça me fait ça depuis toute petite. C'est marquant, quand on y pense... C'est une musique qui me fait me sentir bien, où que je sois, comme si j'étais chez moi. Mais un *chez-moi* qui n'a rien à voir avec mon *vrai* chez moi (ma Bretagne natale, ma maison, ma petite famille). Quand j'écoute ce qu'aiment mes parents, ça me rend mélancolique, je sais pas trop pourquoi. Quand j'écoute du rap, du rock, du r'n'b, de la *dance*, comme mes copines du lycée (en gros, ce qui passe sur NRJ ou Skyrock), je me sens complètement à côté de la plaque. Nulle, moche, démodée et débile. Je ne comprends pas comment on peut avoir envie de chanter ou de danser là-dessus. Ça me dépasse ! Pourtant, je sens bien que c'est ce qu'il *faudrait* faire. Ça me fait penser aux fêtes où on m'a invitée et où je suis restée comme une dinde à faire tapisserie parce qu'aucun mec ne dansait avec moi. Du coup, ça me déprime.

Il n'y a que la country qui me rassure, qui me donne envie de chanter, de danser, qui me rend vivante, quoi ! Quand j'écoute certaines chansons de Johnny Cash, de Ricky Nelson, de Linda Ronstadt, de Patsy Cline, je sais que j'ai une place quelque part. Mais peut-être pas ici, en France... (Ma *best friend* Cathy, dit que si ça se trouve, je suis la réincarnation d'une chanteuse de country américaine. Ou de Calamity Jane. Elle est branchée sciences occultes, spiritisme et korrigans.)

En ce moment même, j'écoute au casque Joan Baez qui interprète *Green Grass of Home*. « L'herbe verte de chez moi ». Il paraît que l'herbe est verte, dans le Dakota...

À l'aube du grand départ, je me dis que la prochaine fois que j'écouterai ces chansons, je serai devant les paysages qui les ont vus naître, et qui m'ont toujours fait rêver ! Juste avant de partir, j'ai une étrange impression, comme si j'allais enfin rentrer *à la maison*.